Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 25 (1999)

Heft: 2

Artikel: Le retour aux origines : approche socio-anthropologique du développement industriel horloger dans les montagnes neuchâteloises

Autor: Marti, Laurence

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814100

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol./Swiss Journ. Sociol., 25 (2), 1999, 183–215

LE RETOUR AUX ORIGINES: APPROCHE SOCIO-ANTHROPOLOGIQUE DU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL HORLOGER DANS LES MONTAGNES NEUCHÂTELOISES[1]

Laurence Marti
Recherches Sociales, Aubonne

1. Un développement industriel particulier

La réflexion développée dans cet article résulte de l'analyse des modes de constitution d'un ensemble industriel spécifique, l'industrie horlogère des montagnes neuchâteloises[2]. S'intéresser à cet ensemble n'a rien en soi de très original. Depuis deux siècles en effet, l'horlogerie jurassienne n'a cessé d'attirer l'attention de nombreux observateurs, qu'ils aient été économistes, historiens, géographes ou encore philosophes. La description des Montagnons (les habitants des Montagnes) que fait Jean-Jacques Rousseau dans sa Lettre à M. D'Alembert en 1758 est largement connue et ne constitue qu'un exemple parmi les nombreuses descriptions existantes. L'intérêt suscité par cette industrie tient essentiellement à la spécificité de son développement basé pendant plus d'un siècle sur l'existence de multiples petites entreprises familiales, sur une implantation montagnarde et localisée et sur une division du travail entre entreprises poussée à l'extrême. Autant de caractéristiques qui l'éloignent du modèle classique de la grande entreprise urbaine préconisé par A. Smith. Au milieu du 19e siècle, K. Marx (1985, 254 ff.) prendra l'exemple horloger pour illustrer son modèle hétérogène de la manufacture : «Un petit nombre seulement des parties de la montre passe par diverses mains et tous ces membres disjoints, [...] se rassemblent pour la première fois dans la main qui en fera définitivement un tout mécanique. Ce rapport rend ici [...] la combinaison des ouvriers parcellaires dans un même atelier tout à fait accidentelle. Les travaux partiels peuvent même être exécutés comme métiers indépendants les uns des autres; il en est ainsi dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, tandis qu'à Genève, par exemple, il y a pour la fabrication des montres de grandes manufactures.»

1 Cet article reprend certains aspects d'un travail de thèse en sociologie présenté en 1996 à l'Université Lumière Lyon 2 sous le titre: *La grande famille. Pratiques, représentations et identités horlogères dans le Jura suisse.*

2 Dans la suite de l'article, et en référence aux usages locaux, nous utiliserons le terme «les Montagnes» pour désigner cette entité.

Certes, depuis l'époque de K. Marx, l'industrie horlogère neuchâteloise s'est transformée et ne correspond plus que partiellement à cette description. Elle s'est étendue géographiquement dès la fin du siècle passé en direction du Jura, du Jura bernois et soleurois, puis en direction de la plaine (Neuchâtel, Bienne, Soleure). Un mouvement de concentration amorcé durant l'entre-deux-guerres a conduit à de multiples réorganisations et fusions pour aboutir, au début des années quatre-vingts, à la création d'un groupe horloger puissant (l'actuel Swatch Group) qui détermine pour une large part les orientations de la production actuelle. Dans plusieurs autres entreprises, la détention du capital a été abandonnée par les familles fondatrices au profit de groupes internationaux. Les techniques de mécanisation, puis d'automatisation ont également été intégrées et le nombre d'entreprises a diminué de manière drastique, notamment à partir de 1980.

Il serait néanmoins erroné de parler pour autant de transformation totale. Au début des années nonante, une journaliste relève le fait que le tissu horloger : «...est constitué de 569 gouttes de sang et d'un gros caillot, la holding SMH (Société suisse de Micro-électronique et d'Horlogerie S.A.). [...]. Le caillot SMH se rapproche du modèle japonais de concentration industrielle. Les 569 gouttes sont un héritage séculaire de la fragmentation horlogère suisse» (Lambelet, 1992, 35). Le remodelage de l'ancienne structure n'a effectivement pas été complet. Par exemple, comme le mentionne d'ailleurs cette journaliste, les concentrations qui ont eu lieu sous l'enseigne de Swatch Group se sont faites sous la forme d'une holding sans regroupement géographique systématique des activités. D'une manière générale, si le nombre d'entreprises a diminué, le rapport entre petite et grande entreprise est resté constant depuis 1950 (plus de 90% d'entreprises de moins de 50 employés[3]). Des recherches récentes (Crevoisier et al., 1996) ont également montré que les bouleversements des années septante ont eu des conséquences inattendues : la recréation d'activités sur le modèle de l'horlogerie traditionnelle artisanale. De même, si les difficultés financières des dix dernières années ont conduit à une sorte de «bradage international» des entreprises de terminaison de la montre, cela ne correspond pas pour autant à une transformation radicale des structures en place. Ces nouvelles directions vont surtout jouer un rôle financier et commercial et contribuer à repenser l'orientation marketing de l'horlogerie jurassienne en réactivant «la fonction de distinction de la montre, oubliée durant l'époque précédente» (Crevoisier et al., 1996, 73). Les horlogers des Montagnes s'orientent dès lors très fortement vers une production dite de haut de gamme (montres spéciales à haut degré de complexité technique, montres de luxe), redonnent vie à la montre mécanique et par là même favorisent le maintien, voire le développement de petites structures productives.

3 Source: recensement fédéral des entreprises.

Sans négliger l'importance des changements intervenus, on peut donc admettre qu'ils n'ont pas conduit à une destruction complète de l'ancienne organisation, mais plutôt à son évolution. A savoir, en reprenant la typologie développée par Storper et Harrison (1992, 265 ff.), le passage d'un réseau localisé sans hiérarchie forte entre les entreprises (la situation du 19e siècle) à une structure de type halo-noyau, où quelques grandes entreprises ou groupes influencent largement les orientations de l'ensemble, sans pour autant lui enlever toute son autonomie.

2. Le développement industriel comme construction symbolique

Ce mode de développement s'il est spécifique n'a rien en lui-même d'exceptionnel, l'existence de nombreux autres exemples[4] a été mise en évidence dès le 19e siècle par les historiens et les économistes. La recherche en la matière a même joui d'un regain d'intérêt tout à fait sensible durant ces vingt dernières années notamment en Italie, en France et aux Etats-Unis, et l'analyse des districts industriels chers à A. Marshall, rebaptisés, selon les auteurs, systèmes industriels localisés, systèmes d'industrialisation diffuse, systèmes productifs localisés, etc. a donné lieu à une abondante littérature.[5]

2.1 L'apport de l'analyse des districts industriels

Il ne s'agit pas ici de revenir sur le détail de ces travaux, ni sur la pertinence des explications élaborées pour rendre compte de la diversité industrielle. Notre propos portera plus spécifiquement sur un aspect à notre avis encore trop peu étudié.

Dans ses développements récents, la recherche sur les districts industriels a eu le mérite de reprendre l'une des pistes d'analyse suggérées par A. Marshall (1919), à savoir le fameux rapport existant entre un mode de développement économique et ce que cet auteur appelait «the economic atmosphere». Soit un ensemble de «sentiments», d'«attitudes morales», propre à un ensemble social spécifique, dans un endroit et à un moment donnés, qui peut infléchir le

4 Depuis les débuts de l'industrialisation, des exemples comparables ont existé un peu partout en Occident (soierie lyonnaise, rubannerie de St.-Etienne, coutellerie de Solingen, Reimscheid ou Sheffield, textile à Philadelphie, etc). On retrouve ce type de développement aujourd'hui dans l'industrie textile de l'Italie du centre ou dans l'industrie électronique californienne.

5 Pour la France voir les synthèses de B. Ganne (1990) et A. Dewerpe (1992), pour l'Italie, voir notamment A. Bagnasco (1977), A. Bagnasco, C. Trigilia (1993), pour les pays anglo-saxons, Ch. Sabel. J. Zeitlin (1985) et M. Piore, Ch. Sabel (1989).

mouvement de développement économique, ou, en tout cas, dans l'esprit d'A. Marshall, le détourner momentanément du mouvement naturel défini par les économistes classiques. La problématique posée alors n'était autre que le rapport entretenu entre l'économique et le social, une problématique que les auteurs actuels ont essayé d'approfondir. A. Bagnasco (1977), par exemple, l'a traitée en termes essentiellement institutionnels. Celui-ci tente en effet d'expliquer le développement de l'Italie du centre non seulement en termes de marché, mais en mettant en relation l'évolution économique avec la spécificité de certaines institutions locales (écoles, partis politiques, église, syndicats, etc.). La tendance actuelle va plutôt dans le sens d'une approche mettant en rapport les structures économiques, les structures sociales et un ensemble de valeurs qui serait propre au district et qui déterminerait partiellement son orientation. M. Tinacci Mossello et F. Dini (1989, 229 ff.) relèvent par exemple que «le système particulier de valeurs distinguant chaque territoire est aussi la clef pour éclairer ce qu'on peut appeler les mailles serrées de l'organisation sociale du district industriel». Selon eux ce système de valeurs agit à trois niveaux : il «maintient la cohérence entre les fins individuelles, cohérence qui permet la réponse subjective à la finalité intersubjective qui se manifeste dans la communauté», il génère «les normes comportementales et la régulation pour les garantir» et il «finit par transmettre d'une génération à l'autre le corps de valeurs et par circonscrire les conflits d'intérêts des acteurs à ‹l'intérieur de l'intérêt communautaire intériorisé dans le complexe de population locale›».

Ph. Trouvé dans l'analyse de la coutellerie du pays thiernois mentionne quant à lui l'existence d'une identité culturelle thiernoise. «Ce qui veut dire que la compréhension des stratégies économiques ou technologiques qui peuvent affleurer dans un projet ou un destin entrepreneurial, ne relève pas seulement d'une bonne connaissance des structures de production dans lesquelles elles se développent, mais également des mentalités, voire des identités collectives qui les mettent en œuvre». Il s'agit pour l'auteur de cerner «les déterminants socioculturels qui ont placé l'acteur sur une trajectoire entreprenante» (1992, 266).

C'est donc désormais la présence et l'influence d'un système de valeurs, de logiques socioculturelles dans la constitution des pratiques des entrepreneurs qui intéressent les chercheurs et par là même la problématique du rapport entre organisation (institution) et système de valeurs. Au stade actuel de la recherche, plusieurs aspects demeurent pourtant encore mal connus. La constitution et les modes d'évolution de ce système de valeurs ou de cette culture locale restent en effet très peu clairs. G. Becattini (1992, 37) relève d'ailleurs que «le système de valeurs qui prévaut dans le district évolue plus ou moins rapidement avec le temps selon des données encore inexpliquées et constitue l'une des conditions

premières de son développement et de sa reproduction». D'autre part, la relation de ce système de valeurs ou de cette culture avec l'activité individuelle s'établit de manière purement «mécanique», le système permet à l'ensemble de fonctionner parce qu'il y a identification directe entre les individus et le système ou la culture.

En fait, on retrouve ici les limites d'une interprétation d'inspiration fonctionnaliste, voire culturaliste, qui ne permet pas de saisir la dynamique qui s'instaure concrètement pour la définition de l'ensemble. C'est sur cette problématique précise que nous souhaitons par conséquent revenir dans cet article.

2.2 *L'apport anthropologique*

Alors même que, avec des concepts comme «système de valeurs» ou «identité collective», nous sommes bien au cœur des préoccupations théoriques de la sociologie, il faut remonter à M. Weber (1947) pour retrouver, au sein de cette discipline, une tentative de les introduire dans le cadre d'une réflexion sur le développement industriel. Dès les années cinquante, la sociologie s'est progressivement retranchée derrière des barrières épistémologiques plus ou moins explicites dressées entre elle et l'économie, voire l'histoire, et a privilégié l'analyse du travail sur l'analyse de l'économique. Le recours à une discipline proche, l'anthropologie, peut dès lors s'avérer précieux et stimulant, lorsqu'il s'agit de revenir à ce type de réflexion. Il faut en effet rappeler que, par des chemins totalement différents, l'anthropologie en est arrivée elle aussi à réfléchir sur le développement économique. L'analyse d'autres sociétés a conduit des chercheurs comme Malinowski, Boas ou Sahlins à reconnaître l'existence d'une pluralité d'organisations économiques et à fournir par ailleurs des outils supplémentaires pour penser la relation entre économie et société. Nous retiendrons tout particulièrement deux apports essentiels à nos yeux.

La définition de l'économique de M. Sahlins d'abord, énoncée dans son projet de constitution d'une anthropologie économique, et qui consiste à «concevoir l'économie, non plus comme principe formel de comportement, mais comme catégorie de la culture, de l'ordre de la politique ou de la religion, plutôt que de la rationalité ou de la prévoyance : non point, donc, en tant qu'activité tendant à satisfaire les besoins de l'individu, mais en tant que procès d'existence matérielle de la société» (1976, 32). Une telle définition permet de relativiser l'approche individualiste classique, qui devient ainsi un mode de définition possible, parmi d'autres, de l'existence matérielle d'une société. Elle introduit également la notion de procès : l'économique n'est pas

défini une fois pour toute a priori, mais relève d'une dynamique sociale de développement inscrite dans la durée.

Admettre que l'économique est une dimension du social suppose par ailleurs de s'interroger sur les caractéristiques mêmes de ces pratiques et sur la manière dont elles se constituent. Dans ce domaine, l'autre contribution importante de l'anthropologie a été de reconnaître à l'économique une dimension symbolique, au même titre qu'à toutes les autres pratiques. «Si l'économie, la parenté, la mythologie sont également symboliques c'est que définies simultanément comme organisation et comme représentation, promues simultanément à l'existence intellectuelle et à l'existence sociale, simultanément théoriques et pratiques, elles s'appréhendent à la fois, par les chaînes syntaxiques qui les articulent les unes aux autres dans une société donnée, comme rapports de sens, rapports d'efficacité et rapports de pouvoir» (Augé, 1977, 75). La pratique économique ne se réduit donc pas à une manière de faire, elle est aussi une manière de dire, d'interpréter, soit une représentation. Et c'est l'existence même de cette représentation qui permet d'établir «les principes d'un rapport pratique au monde naturel et social», elle est «l'instrument et la condition d'une pratique» (Bourdieu, 1980, 184).

En admettant cela, l'analyse des districts industriels peut dès lors être reprise sous un angle nouveau qui consiste à relier les pratiques des horlogers à l'élaboration d'un ensemble structurant de représentations, ce qui suppose de partir des acteurs eux-mêmes et de la manière dont ils justifient leurs actions. Ici encore, l'anthropologie peut constituer une aide précieuse. Grâce à elle, l'importance du récit de l'«origine» dans les sociétés dites autres est en effet largement connue. On sait également que ce «prestige de l'origine» comme l'appelle M. Eliade (1993) n'est pas le propre de ces seules sociétés. L'élaboration d'un rapport au temps est une caractéristique essentielle de toutes les sociétés, elle est un élément important qui entre dans la définition du sens. «L'ordre présent doit être pensé et l'ordre présent pour être logique, pour s'imposer, a besoin de l'ordre chronologique» (Augé, 1977, 150). Dans notre problématique, retrouver l'explication de l'origine peut dès lors être un moyen d'accéder à l'univers de représentations dominant. Ce type d'approche n'a connu que de rares développements jusqu'à maintenant (Saglio, 1987; Liengme, 1994), alors même que le milieu économique regorge de récits de création (d'entreprise), d'invention et de découverte (de produits, de machines, etc.). Or, nous sommes d'avis que ces récits, s'ils ont souvent une valeur historique limitée, au sens en tout cas de l'histoire scientifique, sont en revanche l'expression (parmi d'autres) d'une dimension symbolique de l'économique. Ils renferment un ensemble de représentations qui, mis en rapport avec ce que les personnes elles-mêmes peuvent nous dire de leurs modes d'agir, permet d'accéder progressivement à

des logiques socialement construites de pensée et d'action, à ce fameux «economic atmosphere» marshallien. Le présent article propose donc d'explorer un exemple de récit d'origine, élaboré dans le cadre de l'horlogerie neuchâteloise, et qui retrace la vie de Daniel JeanRichard, considéré comme le fondateur de cette industrie au 17e siècle. La première version écrite de ce récit paraît dans le Journal helvétique en 1764,[6] elle a ensuite été reprise de multiples fois au cours des siècles, et cela jusqu'à nos jours, avec un contenu qui évoluera progressivement. Nous nous attacherons d'abord à présenter le caractère spécifique de ce récit sur le plan formel, puis la manière dont il a progressivement acquis une forte dimension sociale et symbolique, pour ensuite mettre en évidence comment il s'intègre dans un ensemble de représentations très spécifiques du développement industriel, représentations encore présentes par ailleurs chez les horlogers actuels.

3. Remarques méthodologiques

3.1 Le récit

L'analyse du récit proposée ici repose sur deux corpus de textes constitués, pour le premier, de cinquante-sept versions différentes de l'histoire de JeanRichard publiées entre 1764 et 1998, essentiellement dans la région neuchâteloise. Leur intention est d'abord «historique», il s'agit d'expliquer la création de l'horlogerie, et elles sont construites sur le mode narratif.

Le second corpus comprend sept œuvres écrites, réalisées dans le même espace de temps, mais qui diffèrent des autres textes par la forme et l'intention. Leur vocation est d'abord artistique, il s'agit de poèmes, de chants, d'un roman et d'une pièce de théâtre, construits certes autour du personnage de JeanRichard, mais qui n'ont pas la prétention de rendre compte avec exactitude des faits passés.

Il est bien sûr exclu au travers de ces deux corpus de prétendre à l'exhaustivité, tant en raison du nombre de recours faits au récit de JeanRichard pendant deux siècles, qu'en raison du caractère par définition ouvert de cet ensemble. De nouvelles versions ne cessent en effet de paraître et le récit continue donc à vivre.

6 Cette première version fait partie de la «Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin», texte qui relate les «observations réunies par quelques amis qui ont fait le voyage de ces mêmes Montagnes». Elle fut attribuée à Frédéric S. Ostervald, notable de Neuchâtel, sans que cette paternité puisse jamais être prouvée, mais elle subsistera néanmoins sous l'appellation de «version Ostervald».

A noter qu'il ne s'agit pas ici de juger de l'intérêt historique du récit, mais de son intérêt en tant que source de représentations, ni de rendre compte de l'historiographie neuchâteloise dans son ensemble. Il est évident que l'histoire de l'horlogerie ne s'est pas arrêtée à ce récit. Mais il est vrai aussi que celui-ci a connu une diffusion qu'aucun écrit historique n'a sans doute atteint dans la région et qu'il a subsisté alors même que des travaux historiques bien plus approfondis avaient été publiés. Cela suffit à notre sens à en faire un objet digne d'intérêt.

3.2 Le discours patronal

Le discours des directeurs d'entreprise actuels a été recueilli au cours d'une trentaine d'entretiens réalisés à La Chaux-de-Fonds entre août 1994 et février 1995. Le choix de cette ville s'est imposé à nous pour deux raisons essentielles. D'abord pour sa position centrale dans le développement de l'horlogerie des Montagnes depuis le 19e siècle et par le fait qu'elle garde actuellement encore une forte vocation horlogère, puisque la branche horlogerie et bijouterie y représente 40% de l'emploi du secteur secondaire et près de 20% de l'ensemble.[7]

D'autre part, la ville présente l'avantage de réunir l'essentiel des segments de la production de la montre, ce qui permet d'avoir une approche globale de l'horlogerie. Il nous importait en effet d'éviter le risque de ne saisir qu'une logique de métier ou de segment plutôt que les modes de référence communs à l'ensemble horloger.

Les entreprises ont été sélectionnées de manière aléatoire d'après une liste préétablie de l'ensemble des entreprises horlogères de la ville. Les directeurs de 70 entreprises ont été contactés, les trente personnes interrogées sont celles qui ont accepté de nous recevoir. En ce sens, il ne s'agit pas d'un échantillon strictement représentatif.

7 Source: recensement fédéral des entreprises (1991).

Tableau 1
Caractéristiques des entreprises rencontrées

Année de fondation		Taille		Présence de la famille du fondateur (actionnariat et/ou direction)	
18–19e siècle :	6	1–9 :	6	Oui :	19
1900–1939 :	6	10–19 :	7	Non :	10
1945–1970 :	7	20–49 :	4	Indéterminé :	1
1970–1995 :	9	50–99 :	6		
Pas déterminé :	2	100–500 :	7	Nombre de fondateurs interrogés :	9
				Appartenance à un groupe :	10

Segments de production (prise en compte de l'activité dominante)		
Montres (assemblage, terminage ...), pendules :		9
Mouvements (terminage, assemblage ...) :		3
Boîtes-bracelets (étampage, polissage, assemblage, galvanoplastie ...) :		12
dont *boîtes :*	*5*	
bracelets :	*4*	
boîtes+bracelets :	*3*	
Cadrans (frappe, vernissage, terminage, ...)		4
Autres (aiguilles, ressorts)		2

4. Daniel JeanRichard ou le mythe-histoire

Considéré pour lui-même, le récit de Daniel JeanRichard présente un intérêt certain. Il est en effet totalement inclassable, échappant aux catégories qui permettent habituellement de séparer l'histoire du mythe.

4.1 Les auteurs non historiens

De fait, si l'on définit l'histoire comme l'œuvre de l'historien, il est évident que ce récit n'est pas histoire. Même en ne tenant pas compte des écrits «artistiques», il apparaît clairement que les auteurs ne sont pas des historiens, en tout cas dans le sens où nous entendons aujourd'hui ce terme. Les premiers écrits qui datent de la fin du 18e siècle sont l'œuvre de voyageurs issus de l'aristocratie parisienne, anglaise ou neuchâteloise de passage dans les Montagnes et décrivant, comme c'était la mode à l'époque, leurs impressions de voyage. A partir du début du 19e siècle, moment où le récit est repris par les Neuchâtelois,

et jusqu'à nos jours, nous retrouvons parmi les auteurs les professions les plus diverses (avocat, maire, ecclésiastique, artiste, instituteur, industriel, archiviste, bibliothécaire, journaliste, etc.), mais d'historiens à proprement parler, il n'y en a pas.

Il faut néanmoins préciser que bon nombre de ces auteurs ont occupé une place importante dans la constitution d'une histoire régionale. Des gens comme A. Jaccard, J. H. Bonhôte, F.A.M. Jeanneret, J. Breitmeyer, M. Thury, au 19e siècle, ou des A. Chapuis, M. Fallet ou H. Bühler au 20e siècle interviennent tous en tant que références dans l'historiographie locale[8]. Plus largement, on retrouve également des personnalités marquantes de la région, soit pour leur activité politique (A. H. Sandoz-Rollin, F. Faessler, J. Breitmeyer, M. Favre), culturelle (plusieurs d'entre elles se retrouvent notamment dans la Société cantonale d'histoire), économique (P. Ditisheim) ou encore médiatique (G. Baillod).

Il n'est certainement pas abusif de dire que la description que donne M.-J. Liengme (1994, 28) des auteurs du 19e siècle, soit des gens qui «s'intéressaient au passé essentiellement par vocation et l'exploraient avec la passion des dilettantes, la plupart du temps en autodidactes et par pur goût du savoir» peut s'appliquer encore à bon nombre d'auteurs du 20e siècle. Nous avons donc ainsi une première caractéristique du récit de Daniel JeanRichard : il n'émane pas de professionnels de l'histoire, mais plutôt de gens intéressés par leur région et soucieux d'en préserver la mémoire.

4.2 Une forme particulière

Le récit n'est pas conçu non plus (ou pas uniquement) comme «une recherche scientifiquement conduite» pour reprendre l'expression de F. Braudel (1985, 97). Si Daniel JeanRichard a bel et bien existé, les sources écrites le concernant sont relativement peu nombreuses et elles n'ont pas nécessairement la faveur des auteurs. Le contenu du récit ne cesse pourtant d'augmenter au cours des siècles, de quelques lignes pour les premiers écrits à des ouvrages entiers consacrés à Daniel JeanRichard (De Mestral, 1956; Favre, 1991). Les modes d'élaboration du récit ne sont dès lors pas très éloignés de ceux qui conduisent à l'élaboration des mythes.

8 Voir à ce sujet M.-J. Liengme Bessire (1994 et1995) et J.M. Barrelet (1995).

4.2.1 L'importance de la mémoire orale

Le récit est certes écrit, mais l'importance de la «mémoire» orale subsiste. Les versions les plus anciennes font appel aux «naturels» ou retranscrivent les paroles de membres de la famille JeanRichard. On connaît la référence d'Ostervald au fils de l'horloger, F. Brandt procède de même et commence son récit par ces mots : «Etant encore enfant je me souviens avoir entendu dire à feu M. Abraham Richard, ami de mes parents, que son père, Daniel JeanRichard, ...» Au 20e siècle les plus farouches opposants (A. Chapuis, M. Fallet) à une histoire «légendaire» sont aussi ceux qui considèrent que seule compte la première version du texte parce qu'elle retranscrit les paroles du fils de JeanRichard. La croyance en la force de la parole, de la mémoire reste donc bien présente. Jusqu'au début du 20e siècle subsiste d'ailleurs une pratique dans les cercles d'historiens locaux qui consiste à raconter l'«histoire» avant de l'écrire (Liengme, 1995).

4.2.2 Le bricolage

Le récit n'échappe pas non plus au bricolage formel largement connu dans la construction des mythes (Lévi-Strauss, 1985). Les «trous» laissés par les premiers auteurs sont progressivement comblés dans le sens de présenter un panorama complet de la vie de JeanRichard. L'abbé Jeanneret présente par exemple en 1862 la première synthèse de la vie de JeanRichard (de l'enfance jusqu'à la mort) en juxtaposant, sans les mentionner et sans autres précautions, les différentes sources connues alors. Un mode de faire qui se retrouvera plusieurs fois par la suite. Régulièrement les auteurs ajoutent également des éléments, soit en les inventant purement et simplement comme M. Favre (1991) qui déclare que dans sa jeunesse JeanRichard : «... fréquente l'école publique de La Sagne ...», soit en puisant dans la mémoire individuelle et collective ou dans l'expérience vécue. A. Amez-Droz nous décrit ce que devaient être la ferme et la chambre de JeanRichard en précisant que : «Tout cela, parce que nous l'avons vécu, nous paraît fort naturel.» Dans le même ordre d'idée, des réaménagements internes interviennent fréquemment entre les différentes phases du récit, tels que le déplacement ou la permutation de certains passages, indépendamment de toute préoccupation chronologique «réelle». Le récit est également constamment réactualisé. Par exemple, A. Jaccard (1885) fait du héros l'introducteur de la «division du travail», alors que M. Favre en 1991 nous présente un JeanRichard instaurant un «réseau de distribution», faisant de la «publicité», se préoccupant des «débouchés» et faisant face à la «concurrence». Si M. Eliade mentionne cette réactualisation comme une caractéristique de la pensée mythique, il attribue cette vertu aux seules sociétés archaïques (1993, 26). Or, le récit de JeanRichard montre bien que cette distinction n'est pas

aussi nette. La réactualisation a lieu très systématiquement même dans le texte écrit. En ce qui concerne le rapport à la temporalité, le récit reproduit donc cette caractéristique du mythe relevée par Cl. Lévi-Strauss, qui veut qu'il soit à la fois historique et anhistorique : «Un mythe se rapporte toujours à des événements passés : ‹avant la création du monde›, ou ‹pendant les premiers âges›, en tout cas ‹il y a longtemps›. Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur» (1985, 239).

4.2.3 La préoccupation scientifique

Certes des préoccupations plus «historiennes» ne manquent pas d'apparaître. Le recours au récit, comme le dit De Meuron, se fait : «En attendant que nous ayons une bonne histoire complète de l'établissement de l'horlogerie de ce pays, de ses commencemens, de ses progrès, de ses perfectionnemens graduels et de l'immense développement qu'elle a reçu de nos jours.» (De Meuron, 1841, 99). Au 20e siècle, une discussion tente de s'établir à propos des sources. M. Fallet parle d'«un récit quelque peu mystérieux» et fait remarquer que «cette période de notre histoire industrielle a besoin d'être étudiée à nouveau d'après des méthodes scientifiques» (1912). A. Chapuis s'efforce de «vérifier» les faits avancés par Ostervald et parle des autres écrits comme étant «dus à l'imagination des auteurs» (1917), il déplore «que l'on aie voulu opposer la légende à la vérité historique» (Jaquet-Chapuis, 1945). Plus récemment, D. Landes (1987) s'appuyant sur ces deux auteurs parle de «légende populaire». A priori, l'imagination, le mystère, la légende seraient le propre du récit de JeanRichard et s'opposeraient donc à la vérité, à la vérification, à la science historique. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces remarques n'ont pas signifié pour autant l'abandon du récit. Bien au contraire. M. Fallet comme A. Chapuis optent pour un retour au récit d'origine, celui d'Ostervald, considérant qu'il est le seul faisant foi. Parallèlement, ils s'attelleront à un travail d'exploration des archives visant à vérifier la véracité des moindres détails de ce récit. Va alors s'engager un débat où chacune de ses phrases sera reprise et discutée. Le texte de M. Fallet de 1927 et de A. Chapuis de 1917 sont particulièrement représentatifs de cette mise en discussion des sources. De nouveaux éléments seront ainsi mis à jour, d'autres dénoncés. Il ressort également de leurs travaux une certaine relativisation de l'importance de JeanRichard qui n'apparaît plus comme le seul responsable de l'introduction de l'horlogerie. «Il est fort probable que d'autres que lui s'essayèrent aux Montagnes, sinon à la fabrication, du moins au rhabillage de la montre» dira M. Fallet (1941). Une position que reprend D. Landes : «JeanRichard ne fut que l'un des pionniers de

l'horlogerie jurassienne». Cela n'empêche cependant pas ces auteurs de conserver le récit et de proposer leur propre interprétation de la vie de JeanRichard. Celle de M. Fallet (1941) est d'ailleurs l'une des plus originales et atypiques que nous ayons pu trouver. Le récit n'est donc pas abandonné.

Les réactions à ces travaux seront cependant nombreuses. La légende semble avoir la faveur des lecteurs : «Des esprits chagrins parlent d'une légende. Légende ou histoire, le récit parle à notre imagination et est pour nous un symbole de tout ce que nous aimons chez vous» relèvera le genevois P. Picot en 1941. «La vie de Daniel JeanRichard ne nous est pas connue dans ses détails. Les historiens ne découvrent que bribe à bribe les étapes de son étrange destinée. Mais pourquoi ne continuerions-nous pas à conter le beau récit légendaire que les ans ont tressé autour de sa géniale personnalité ? La légende est une forme de la reconnaissance populaire; elle ne se crée pas autour de figures insignifiantes; elle met souvent en relief les traits saillants d'un caractère, les moments heureux d'une destinée.» (Faessler, 1941). Deux logiques différentes s'affrontent donc : la rigueur scientifique s'oppose à la force sociale du récit. Celle-ci est d'autant plus importante que les historiens peinent à combler les vides de l'histoire régionale en raison de la pauvreté des sources. Ce qui se passe à ce moment-là n'est pas loin des observations que P. Bidou a pu faire sur les transformations introduites dans les mythes par les sociétés autres au contact de l'homme blanc. «De part et d'autre des frontières de l'altérité s'engageait une sorte de combat intellectuel, où la capacité de chacun à toujours constituer l'explication totale de l'univers – dans lequel l'autre se trouve inclus comme un objet particulier et périphérique – déterminait sa survie, sinon immédiatement physique, du moins spirituelle et culturelle» (1986, 65–66).

En fin de compte, les remises en cause qui interviennent contribuent plutôt à donner un nouvel élan au récit. L'apport d'éléments inédits, tels que les détails sur la famille de JeanRichard, sur les lieux où il est installé, sur sa situation financière, sur ses clients, conduit au renouvellement du récit et une fois encore à son allongement. Une ébauche de méthode historique va elle-même être juxtaposée à la méthode narrative, un auteur récent comme M. Favre (1991) commence son écrit par une critique des sources et enchaîne ensuite avec sa propre version du récit.

4.3 Une autre histoire

Formellement la persistance d'un tel récit parallèlement au développement d'une histoire dite scientifique n'est pas sans intérêt. Elle confirme en effet les conclusions des travaux réalisés par M. Detienne (1994) sur l'historicité. Partant du constat que la définition d'un rapport au temps est une caractéristique de

toutes les sociétés, cet auteur considère que la différence entre sociétés s'instaure dès lors non pas au niveau de la présence ou non d'histoire comme on l'a cru pendant longtemps en établissant la distinction entre sociétés «sans» ou «avec» histoire, mais au niveau des formes que prend l'historicité. M. Detienne cite ainsi les différences pouvant intervenir entre des sociétés comme le Japon, la Grèce ou Rome dans la manière d'exprimer un rapport au temps, l'écriture n'étant qu'une forme parmi d'autres. L'exemple du judaïsme dit rabbinique où l'oralité et la mémoire coexistent parallèlement à l'écrit vient également réfuter la thèse de M. Halbwachs (1968) qui voyait dans l'écriture de l'histoire un moyen de suppléer à la «perte» progressive de la mémoire collective. De fait, l'écriture ne supprime pas nécessairement l'oralité, pas plus qu'elle ne peut se réduire à la seule histoire scientifique. L'auteur mentionne à ce propos l'exemple du Kanaké de Nouvelle-Calédonie, une «histoire, moitié mythe, moitié mémoire», qu'il appelle, faute de terme plus adéquat, un «mythe-histoire». Ce récit présente plusieurs ressemblances avec celui de JeanRichard. Si les premiers écrits sur l'horlogerie sont le fait de ces premiers «touristes-ethnographes» comme il y en eu tant au 18e siècle, ce sont, dans le cas du Kanaké, des ethnologues et des pasteurs occidentaux qui introduisent, dans les années trente, la possibilité d'écrire et de s'interroger sur la société mélanésienne. Par la suite, et tout comme pour JeanRichard, ce ne sont pas des historiens, mais plutôt des intellectuels locaux qui vont se mettre à recueillir par écrit les histoires orales entendues dans leurs villages. Progressivement ces récits seront remodelés dans le but de donner naissance à une seule histoire, fondatrice du peuple canaque, et dans laquelle Kanaké, à l'image de JeanRichard, devient un personnage mythique inédit, «l'autochtone, l'homme originel, le représentant primordial de tous les Canaques» (Detienne, 1994, 9). Dans les deux cas il y a donc eu un processus de création d'une histoire écrite et datée, une tentative de fixation du passé qui rompt avec une culture fondée sur l'oralité. Pourtant, en émanant d'un corps de non-spécialistes, en s'appuyant très fortement sur la mémoire et le vécu, en faisant intervenir la forme narrative, en recourant à des processus de réactualisation, ces mythes-histoires n'établissent pas une véritable rupture entre le passé et le présent, comme c'est le cas de l'histoire scientifique. Le passé n'est pas constitué en objet distinct, en objet d'étude en soi, il ne prend tout son sens que dans son lien avec le présent, comme c'est le cas pour l'histoire mythique. Nous nous retrouvons ainsi face à une forme intermédiaire entre histoire mythique et histoire scientifique, qui ne doit pas pour autant être interprétée comme une étape d'un passage de l'une à l'autre, mais bien comme une forme différente, autonome, qui connaît sa propre logique d'élaboration et qui vit actuellement encore parallèlement à d'autres formes de transcription du passé.

5. L'enjeu de l'historicité ou l'horlogerie comme symbole d'une nouvelle société

Le rapprochement entre JeanRichard et la Nouvelle-Calédonie ne s'arrête d'ailleurs pas aux seuls aspects formels. L'élaboration du Kanaké a très vite été assortie d'un enjeu politique. Le récit a en effet été largement repris et retravaillé afin de démontrer l'existence d'une unité culturelle canaque dans le contexte des luttes pour l'indépendance des années septante. Or, cette vocation politique se retrouve de manière tout aussi évidente avec JeanRichard. Les auteurs neuchâtelois commencent véritablement à s'intéresser à lui au milieu du 19e siècle, à un moment qui correspond sur le plan politique à l'avènement des idées radicales et au rattachement de Neuchâtel à la Suisse. Dans ce contexte, le personnage de JeanRichard et l'horlogerie alors en plein développement vont être largement utilisés pour symboliser une nouvelle société encore en construction et pour permettre aux Neuchâtelois de se resituer dans une histoire, un temps nouveaux.

Le phénomène n'est pas en soi particulier. Toute société vit sur ce que G. Balandier appelle l'«illusion sociale essentielle», à savoir la tendance à se saisir «moins sous l'aspect de ce qu'elle est : en continuel processus d'engendrement, que sous l'aspect d'un ordre établi et durable» (Balandier, 1974, 205 ff.) Toute l'institution du pouvoir consiste dès lors à gommer son caractère mortel, ce risque fondamental, et passe inévitablement par une définition d'un rapport au temps, ne serait-ce que pour l'abolir. Si dans les trois mots d'ordre qui furent lancés par le Comité révolutionnaire loclois en 1848 figurait en première place l'«Oubli du passé», cela n'a jamais signifié, loin s'en faut, l'abandon de l'histoire, ou mieux le refus d'une quelconque historicité. Ce qui se modifie à ce moment-là ce sont les termes de la relation au temps et non l'existence même de la relation. «L'Etat moderne n'échappe pas à cette exigence logique [de se définir dans le temps], mais il doit affronter deux écueils apparus dans l'histoire de l'humanité : la mort de Dieu et la mortalité de l'homme; pour que le pouvoir soit possible, crédible, il faut que, même si Dieu est mort, tout ne soit pas permis. [...] Dès lors le traitement de la mort, qui constitue le thème central des idéologies lignagères et despotiques, fait place au traitement de l'histoire qui sous-tend et anime les idéologies contemporaines» (Augé, 1977, 160). Ce souci de se donner un fondateur, une figure emblématique s'inscrit dans la volonté de recréer une nouvelle permanence. Il n'est dès lors pas étonnant de voir le récit passer de simple récit de l'origine d'une industrie, comme c'est le cas au 18e siècle, à celui de récit fondateur d'une entité sociale nouvelle et totale au milieu du 19e siècle. La création de l'horlogerie est assimilée

alors à la véritable naissance de la société des Montagnes. Il y a désormais un avant JeanRichard, qui correspond à l'existence d'un peuple voué à la misère, à l'ignorance, sur une terre ingrate et dans une nature hostile, un peuple sans histoire.

En ces lieux écartés, presque nulle industrie,
Loin du rayonnement de pensée et de vie
Des brillantes cités. Les sciences, les arts,
Etaient presqu'inconnus parmi ces montagnards
Bergers et laboureurs; peu soucieux de gloire,
Ils vivaient ignorés et n'avaient pas d'histoire.

(Anonyme, 1888)

Et un après JeanRichard, celui de la reconnaissance publique, de la grandeur et de la prospérité. C'est l'entrée d'une région dans l'histoire.

Des points extrêmes de la terre,
L'étranger vient dans nos vallons,
Dont il ne connaissait naguère
Ni l'existence ni les noms.
L'industrie a conquis l'espace
De ces sauvages régions,
Et le montagnard a pris place
Dans le concerts des nations.

(Anonyme, 1888)

Les auteurs de cette nouvelle histoire ne manquent pourtant pas de faire des emprunts à des sources connues, notamment à l'histoire sacrée. Dans un texte de 1860 JeanRichard prend l'apparence d'un nouveau Messie, recevant un message de l'ange.

... Tout à coup une voix résonne à son oreille :
Jean-Richard, ton ouvrage est encore imparfait
Mais tout brut, tout grossier, tout imparfait qu'il est,
Des milliers d'humains chériront ta mémoire,
Il n'en fera pas moins ton immortelle gloire.
Et du fruit de ton art, s'emparant à leur tour,
Dans les fiers climats le livreront un jour.
Oui, sur les bords du Gange, en Chine, en Amérique,
Partout, infatigable et brave travailleur,
L'on verra des produits de ton riche labeur !
Ainsi parla la voix. D'une fraîche couronne,
Où se trouvaient des fleurs qu'aux grands hommes l'on donne,

Richard sentit son front doucement se parer,
Puis vers le ciel, il vit un ange remonter.

(Biolley, 1860, 21–22)

JeanRichard devient alors le «Père» d'un peuple tout entier, sorte de nouveau peuple élu, «cette grande famille horlogère dont Daniel JeanRichard fut le procréateur» selon Numa Droz[9], «et qui occupe la terre entière». L'histoire profane emprunte à l'histoire sacrée, et selon les cas, le héros historique ne manque pas de devenir l'équivalent d'un dieu mythique. On retrouve donc une fois encore l'ambivalence formelle entre mythe et histoire.

Les efforts considérables qui vont être mis dans la diffusion de la figure de JeanRichard à partir de la fin du 19e siècle participent d'une même démarche. Ce n'est pas tant une volonté de retour à l'histoire qui les anime qu'un moyen d'abolir le temps au sens où G. Balandier le décrit : «il ne s'agit pas de mécanismes (le retour aux origines) permettant en quelque sorte de remonter le temps, mais plutôt de l'abolir, en montrant que l'ordre social reste conforme au projet initial, inaltéré et inaltérable, dominant les hommes *en raison* même de cette ‹éternité›.» (Balandier, 1974, 208). L'organisation de fêtes en l'honneur de JeanRichard (en 1888, 1941 et 1992), au cours desquelles le récit est joué, chanté et fait même parfois l'objet d'un office «religieux», l'évocation de son nom dans la célébration des grandes réalisations politiques (la fête des eaux à La Chaux-de-Fonds en 1887 par exemple) ou lors de ces grands rassemblements populaires instaurés par la société radicale (fête de tir, de gymnastique, etc.), l'élaboration de représentations physiques de JeanRichard (sculpture, peintures, gravure, fresque, etc.), la présence quotidienne du personnage au travers de statue, de rues, de montres, de pralinés portant son nom sont autant de moyens de montrer que les Neuchâtelois ont toujours agi conformément à une même volonté et aux mêmes objectifs. «En récitant les mythes, nous dit M. Eliade, on réintègre ce temps fabuleux et, par conséquent, on devient en quelque sorte ‹contemporain› des événements évoqués, on partage la présence des Dieux et des Héros. Dans une formule sommaire, on pourrait dire que, en ‹vivant› les mythes, on sort du temps profane, chronologique, et on débouche dans un temps qualitativement différent, un temps ‹sacré› à la fois primordial et indéfiniment récupérable.» (1993, 32).

Au travers de JeanRichard, ce n'est donc pas seulement une forme particulière de récit qui est en jeu, mais aussi l'existence et la pérennité d'un pouvoir et d'une culture. Et c'est bien sans doute parce qu'il en est devenu le symbole

9 Cité par Grospierre, Achille (1933), Histoire du syndicalisme ouvrier dans l'industrie horlogère, in *Union syndicale suisse, 1880-1930*, Berne, 595.

privilégié que le récit a pu se développer et survivre jusqu'à nos jours sous sa forme particulière.

6. JeanRichard et les horlogers

Si, comme nous venons de le montrer, le récit a occupé une place essentielle dans la constitution d'une société régionale, dans quelle mesure entre-t-il aussi dans la définition collective d'une organisation industrielle spécifique et quelle présence les représentations qu'il renferme ont-elles auprès des patrons horlogers actuels ? Pour répondre à cette question, nous prendrons un seul exemple : l'explication de la progression historique de l'industrie horlogère, et nous mettrons en rapport le contenu du récit de JeanRichard et le discours que les horlogers peuvent tenir à ce sujet.

6.1 La progression de l'industrie comme progression de la connaissance

Dans le cadre du texte, la progression historique de l'industrie est associée à une progression de la connaissance horlogère qui se mesure d'abord à l'échelle individuelle. La vie de JeanRichard est ainsi représentée comme un long parcours au cours duquel il accède peu à peu à la connaissance de son art. Cette accession se fait en trois phases que le récit détaille assez largement[10]. Une première phase consiste à réparer une montre qui lui a été confiée, puis, deuxième phase, à faire une montre identique à celle qu'il vient de réparer, enfin, dernière phase, à réaliser plusieurs montres en ajoutant des fonctions, en modifiant les formes, etc. JeanRichard passe donc d'abord par la reproduction et l'imitation de l'existant, pour ensuite accéder à la véritable création. Par ailleurs, tout au long de sa vie JeanRichard se forme à des disciplines parallèles, notamment l'orfèvrerie et la gravure. La progression repose donc sur un travail constant et sur le maintien d'un contact systématique avec la matière, l'horloger ne quitte jamais son atelier. Ce n'est qu'au terme de sa vie qu'il détient un degré de maîtrise suffisamment élevé pour que l'on puisse considérer qu'il a atteint le véritable savoir horloger.

Interrogés sur ce même sujet, les horlogers actuels s'expriment dans des termes très comparables.

10 Il existe certes des différences entre les récits. Cette progression est néanmoins reprise par la majorité des auteurs.

Je voulais toujours apprendre autre chose, il fallait quand même toujours que je me perfectionne. Cela a été le but de ma vie, de me perfectionner. Chaque fois qu'il y a quelque chose de nouveau à faire, il fallait l'apprendre et puis voilà. Je n'ai pas fait autre chose de ma vie, parce que chaque fois que je fais une pièce il y a d'autres problèmes qui surgissent et je dois les résoudre.

(boîtes, 2 employés[11])

Disons que l'on est toujours en train de trouver des solutions, de s'améliorer, de trouver des façons de travailler différentes, mais je crois que c'est logique, c'est pour toutes les entreprises la même chose. On en apprend tous les jours.

(boîtes, 4)

On est extraordinairement pointus, critiques, et l'on veut faire mieux, toujours mieux. Et la remise en cause ne se situe pas seulement au niveau de nos modèles, mais de chaque individu qui travaille dans cette entreprise. [...] Nous sommes constamment à nous remettre en cause et à nous dire : Non, là il y a moyen de faire mieux. Il y a moyen d'être plus précis [...] On est en train constamment d'améliorer ce qui est améliorable, et Dieu sait si c'est améliorable.

(montres, 200)

Le progrès de l'horlogerie, dans l'esprit des horlogers, passe par la lente amélioration du geste et du savoir de l'individu. L'horloger commence par effectuer des pièces «faciles», puis progressivement essaie de s'attaquer à des pièces plus complexes : il commence par travailler l'acier s'il est boîtier, puis il passe progressivement à l'or. Il s'attaque d'abord à des mouvements simples s'il est horloger, et il introduit ensuite toute une série de raffinements, de complications comme on les appelle (répétition minute, réserve de marche, rattrapante, sonneries, etc.). Toute une part de sa recherche consiste aussi à améliorer les «combines» utilisées et à en trouver de nouvelles. Produire suppose donc une continuité entre l'apprentissage d'une part, et, d'autre part, l'amélioration, le perfectionnement constants aussi bien des outils, des gestes, que de l'objet lui-même.

11 La parenthèse comprend l'indication du segment de production dans lequel se situe l'entreprise et le nombre d'employés.

6.2 La génération : principe moteur de la progression

6.2.1 Une œuvre commune

Cette progression individuelle n'est qu'un élément dans une progression plus générale de la connaissance. Daniel JeanRichard à la fin de sa vie transmet en effet sa connaissance à ses cinq fils. Chacun d'entre eux va alors reproduire le même parcours que son père, mais en partant d'une base déjà plus avancée. Ils contribueront ainsi à l'approfondissement des connaissances initialement transmises. Ensuite, eux-mêmes feront bénéficier leurs propres fils d'un savoir qui sera une fois encore amélioré. Comme un auteur le mentionne : «La montre n'est point l'intervention d'un seul homme, c'est l'œuvre de plusieurs générations perfectionnant sans cesse l'ébauche primitive, grossière et imparfaite d'un individu heureusement inspiré» (Jaccard, 1885). Une conception que l'on retrouve dans les entretiens :

> *C'est un peu comme la roue. Elle a été une fois inventée, et puis on l'utilise une fois avec une seule roue, une fois il en faut deux, il en faut trois, il y en a qui en ont quatre. Maintenant il y a de longs véhicules qui en ont plus. La roue, ils l'utilisent toujours, mais ils ... Un constructeur, il a toujours la satisfaction de dire : «J'ai gagné un millimètre, j'ai une meilleure autonomie, j'ai posé mes choses différemment. Il règle mieux, il remonte très bien.» Ce sont toutes des choses qui font partie de l'objectif, cela c'est évident.*
>
> (montres, 200)

La perception de la connaissance, et par conséquent de la valeur, est profondément substantialiste. C'est un ensemble, une masse unique, une *œuvre* qui se construit, s'augmente, s'accumule, se transforme, se transmet collectivement et qui se réalise dans la confection d'objets de plus en plus précis, plus beaux, plus complexes, etc.

La connaissance est «un trésor de famille», comme on le trouve mentionné dans un récit, accumulé au cours des générations. «Les horlogers s'initièrent aux secrets des rouages de la montre, ils acquirent par un patient labeur continué de générations en générations la dextérité manuelle qui a tant contribué à la réputation de la montre suisse.» (Le Messager boiteux, 1942). Et l'horloger de renchérir :

> *On parle beaucoup d'hommage, mais sans le travail de nos prédécesseurs, sans leur opiniâtreté et leur soin à avoir fait de beaux produits, nous ne serions pas là aujourd'hui.*
>
> (montres, 200)

La progression de l'industrie horlogère repose donc sur la progression de cette connaissance, rendue elle-même possible par le travail incessant de plusieurs générations s'attelant à un même but.

Mais l'acte de transmission de la connaissance du père à ses fils réalisé par JeanRichard n'assure pas seulement l'approfondissement de la connaissance, il en assure aussi à la fois la pérennité et la diffusion dans le temps. A chaque nouvelle génération le nombre de personnes accédant à la connaissance est augmenté, d'où l'extension sociale progressive de l'industrie. Même si la notion d'œuvre pourrait nous y faire penser, nous ne sommes donc pas dans une conception purement fermée du savoir, comme le modèle artisanal par exemple, mais bien dans une conception de croissance, mesurée à l'échelle des générations.

6.2.2 Une manière de se situer dans le temps

Les historiens retrouveront sans doute dans cette évocation des générations une métaphore temporelle fréquemment utilisée. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple image, cette représentation du temps et de la progression entre très directement dans la structuration des pratiques. Ainsi lorsqu'un fils aujourd'hui prend la succession de son père à la tête d'une entreprise, son raisonnement et son action sont largement dépendants de la conception que nous venons de voir.

> *Au début, c'est clair que c'est pesant, aujourd'hui, je n'y pense même plus. Mais c'est clair que prendre ... mais c'est pour tout un chacun, n'importe où, n'importe comment ... Si vous prenez une place ou si vous prenez une responsabilité d'un type qui était costaud, qui avait mené sa barque et qui était apprécié par les gens, vous devez faire la même chose et puis un poil de mieux, alors vous devez essayer de faire la même chose. Ça au début c'est clair que cela ... vous vous remettez en question une fois tous les deux jours. Et puis après quand vous voyez que vous maîtrisez la situation, quand en plus la situation a changé, l'histoire passe et puis voilà.*
>
> (boîtes, 100)

La succession suppose dans un premier temps d'égaler le père, le fondateur, les ancêtres qui font office de référence. Puis, dans un second temps, intervient le souci de faire «un poil de mieux», soit de progresser. Si le fils réussit nous aboutissons alors à la situation présentée par A. Burguière où «ce n'est plus le prestige ou la vertu de l'ancêtre qui se communiquent par les liens du sang à tous les descendants, mais au contraire la sacralité du dernier rejeton qui rejaillit rétrospectivement sur toute son ascendance» (Burguière, 1992, 24). En tous les

cas, un mouvement d'aller et retour est instauré entre passé et présent, qui représente le moyen de se définir maintenant par rapport à un référent autre, un avant.

La perspective du passé se complète par ailleurs toujours d'une référence à l'avenir. L'existence virtuelle d'un fils donne la mesure du développement à apporter à l'entreprise.

C'est en effet l'existence ou l'absence d'une descendance masculine qui motivera les décisions, par exemple lorsqu'il s'agit de savoir s'il faut continuer malgré les difficultés ou si l'on veut construire une usine à l'étranger :

> *J'ai un fils de 15 mois [...], j'y vais. J'y vais comme s'il pouvait y avoir encore quelqu'un après.*
>
> (boîtes, 100)

> *Et puis j'ai 56 ans et je me dis : «Tu te mets dans une galère et tu montes une usine là-bas, non, non, non !» Si j'avais des enfants qui étaient disposés à reprendre l'entreprise, les choses seraient peut-être différentes.*
>
> (bracelets, 16)

> *Je ne pense pas que l'on va agrandir immédiatement, pas tout de suite. J'ai un fils qui a 25 ans [...], je pense bien qu'il va rentrer dans l'entreprise [...], alors ce sera à lui de choisir à ce moment-là.*
>
> (cadrans, 17)

Comme dans le cas de la référence au prédécesseur, l'existence virtuelle du fils permet de poser les limites d'une action dans le présent, de lui donner un sens. S'il fallait faire un peu plus que le prédécesseur, il faut aussi faire un peu moins que ce que pourra faire le successeur. «La notion de générations apparaît dans cette perspective comme un opérateur doté de propriétés tout à fait remarquables. [...] La logique, graduelle et non catégorielle, qui sous-tend le discours des générations permet, elle, de figurer aussi bien (et souvent d'un même mouvement) et la distance entre les termes que l'on oppose et les liens qui les unissent. La notion de génération apparaît ainsi comme un opérateur de *jonction*, à la fois disjonctif *et* conjonctif, créateur d'écarts et producteur de continuité» (Landowski, 1989, 70). La progression de l'entreprise se trouve par conséquent représentée sous forme de seuils successifs correspondant à l'arrivée des différents représentants de la famille :

> *Mon grand-père c'était l'atelier qui était ici. Et puis après l'atelier ... mon père a commencé une aile, et puis il a commencé une deuxième aile, un deuxième morceau à côté et puis il a remis un étage. Quand il y*

a eu deux maisons là, il a racheté la maison d'à côté. Et puis après on a fait la jonction entre la maison d'à côté et celle-là, en rajoutant encore un bon morceau là. Et puis maintenant on a l'usine de l'autre côté. Mais c'est fini, j'arrête. C'est bien assez.

(boîtes, 100)

Entre le récit et le discours des horlogers on retrouve donc un même univers de référence, où la progression, qu'elle soit de la connaissance ou de l'entreprise, s'appuie sur une conception du temps construite à l'échelle de la vie de l'homme et de la succession des générations masculines. Les femmes n'apparaissent en effet jamais dans le domaine de la production. Dans le récit, elles ont une fonction uniquement biologique, en tant que garantes de la survie de la lignée. Dans le discours des horlogers, les successions sont d'abord considérées en termes masculins, et l'appellation de l'entreprise, alors même que l'épouse dans la plupart des cas considère qu'il y a effectivement eu fondation commune, renvoie assez systématiquement au nom de l'homme. Tout porte à croire que le seul moment où la raison sociale mentionne le nom de l'épouse est celui où il y a eu apport financier de sa part. Celui-ci est le seul moyen d'égaliser la relation, de supprimer la différence initiale liée au genre.

6.2.3 Entre le discours et la pratique

L'adoption de ce principe de progression ne signifie pas pour autant que la mise en pratique soit aussi évidente que le discours le laisse penser et l'équilibre entre le changement et la continuité est généralement assez difficile à établir.

La succession des générations appliquée à la lettre peut en effet conduire à une progressive déchéance de l'entreprise. L'un des horlogers interrogés ne manque d'ailleurs pas de le relever.

Mais il est bien vrai que ce qui arrive c'est que de père en fils il y a des acquis et puis tout à coup les choses changent autour de nous et vous ne les voyez peut-être pas, parce que l'on ne sort plus assez. Actuellement toutes ces fabriques d'horlogerie, toutes ces fabriques de boîtes qui ont disparu, c'est quand même un peu ce phénomène-là, qui est mortel. Cette suffisance bon enfant en fait. Alors que le commerce autour de nous devient de plus en plus dur et que la compétition devient impitoyable. Il ne suffit pas d'acheter des machines, il ne suffit pas encore d'avoir des hommes, il faut faire bouillir la marmite, jamais un instant de répit.

(boîtes, 15)

La référence familiale peut devenir un piège lorsqu'elle se résume à une simple transmission. Et c'est sans doute l'une des difficultés majeures de ces entreprises, de savoir établir un équilibre entre l'exemple interne de la famille et l'évolution de l'environnement dans lequel il s'inscrit. G. Augustins relève pourtant le fait qu'«aucun groupe humain n'est assez imprudent pour se fier totalement à l'hérédité des status et des rôles, ni assez aventureux pour la négliger tout à fait. Il semble qu'entre ce qui doit être transmis et ce qui peut être acquis on établisse en fait la part de ce qui doit durer et de ce qui peut changer» (1989, 19). Ce n'est donc pas un hasard si le départ momentané du fils par exemple, ou la réalisation d'un apprentissage hors de l'atelier familial sont tolérés, voire même encouragés. Ils constituent certes un risque pour l'entreprise (le fils peut ne pas revenir), mais ils sont aussi des moyens de renouveler les connaissances. La liberté ainsi accordée est une manière de préparer de nouvelles ouvertures, sur de nouveaux marchés et/ou sur de nouvelles techniques.

Dans cette logique, l'apprentissage réalisé dans un autre branche, comme la mécanique par exemple, devient essentiel pour l'adaptation ou l'achat de machines, une formation artistique est réutilisée pour repenser la conception des modèles de montres ou de boîtes, les contacts développés lors d'un séjour à l'étranger sont réactivés et deviennent autant de relais vers des clients potentiels. C'est souvent aussi l'occasion, la dernière dans la plupart des cas, d'observer comment travaillent les collègues ou les futurs clients. Il y a donc constitution d'un bagage de connaissances et de références extérieures à la famille qui assure le progrès de l'entreprise.

Cela ne signifie pas pour autant non plus que le retour se fasse aisément. Outre le refus de revenir qui pose le problème crucial de la succession, le retour peut lui-même être source de tensions multiples, de conflits, voire même de ruptures dont le récit constitue une partie importante du discours des interviewés. Il est vrai que la succession marque très souvent l'introduction de grands changements. Organisation du travail, engagement des personnes, type de production et de produits, équipements, clients, l'arrivée du fils est l'occasion d'une révision complète des structures de l'entreprise qui peut être source de conflit.

> *Je suis arrivé dans l'entreprise cela fait 19 ans et l'on faisait essentiellement à cette époque-là de la pendulette. Moi j'ai voulu développer la fabrication du cadran. Mon père n'était pas tellement favorable, parce qu'il y avait une grosse concurrence. Et moi la pendulette, cela ne m'intéressait pas, parce que la pendulette, c'est un peu le parent pauvre de l'horlogerie. On est mal payé au niveau du prix et l'on n'est pas payé au niveau des factures. Donc moi cela ne m'intéressait pas. Le cadran, c'était un ... il y avait un avenir, mais mon*

père ne voulait pas faire du cadran. Il voulait faire la plaque, l'index, mais cela ne l'intéressait pas de faire le cadran terminé. Et moi je voulais faire du cadran terminé. Et l'on a eu des divergences dès le départ. Mon père après quelque temps a quitté l'entreprise, c'est-à-dire qu'il en était propriétaire, mais il a quitté la Suisse, il est allé habiter à l'étranger, et moi j'ai dirigé l'entreprise pendant pas mal d'années et j'ai vraiment attaqué le marché du cadran. Ce qui a vraiment profondément déplu à mon père parce qu'il ne voulait pas que l'on développe cette entreprise. Donc après bien des discussions, je lui ai racheté cette entreprise pour pouvoir la mener à ma façon.

(cadrans, 50)

La succession intervient donc bien comme moteur de développement de l'entreprise, mais, cet exemple le montre, le passage s'avère souvent difficile et suppose beaucoup de temps pour dépasser les conflits qu'il peut engendrer, d'où une réactivation d'autant plus forte et plus fréquente de l'imaginaire générationnel, comme symbole de cohésion.

6.3 L'extension territoriale de la connaissance

Nous venons de voir comment la succession des générations est gage de développement dans le temps, qu'en est-il du développement spatial ? L'explication fournie par le récit est relativement simple. JeanRichard, dont l'atelier est situé à quelques kilomètres du Locle, à La Sagne, ou aux Bressels, un hameau dépendant de ce village, engage en effet un apprenti : Jacob Brandt, originaire de La Chaux-de-Fonds. Celui-ci, après quelques mois, quitte son «Maître» et fonde son propre atelier à La Chaux-de-Fonds, introduisant par là même l'horlogerie dans cet autre lieu. Il reproduit ainsi ailleurs le modèle développé par JeanRichard. Certains récits iront jusqu'à montrer comment chaque vallée neuchâteloise doit l'introduction de l'horlogerie à un apprenti de JeanRichard. A l'échelle d'une même génération, il y a donc une forme d'essaimage dont les points d'implantation restent déterminés par le lieu d'origine des familles, mais où l'acquisition du savoir est externe. De ce fait, deux types de référence sociale ont donc tendance à se superposer : familiale pour le temporel, professionnelle pour le spatial, autour desquelles vont s'établir toutes les relations.

Une limite naturelle est cependant posée à cette extension : les Montagnes. Il n'y a pas de transmission de connaissances au-delà de cet espace, notamment avec cette autre métropole horlogère qu'est Genève. JeanRichard ne veut pas être dépendant d'un système genevois jugé asservissant et il met l'accent sur le développement indépendant des Montagnes.

A considérer la manière dont les horlogers aujourd'hui encore accèdent à l'indépendance, il n'est pas difficile d'établir des liens avec le récit. L'apprentissage, tel que pratiqué par JeanRichard, correspondait très largement à ce qui s'est rencontré jusqu'au début du 20e siècle. L'absence de structures véritablement corporatives donnait la possibilité à la personne qui n'appartenait pas à une famille horlogère de se «placer» chez un horloger où elle acquérait en l'espace de quelques mois les premiers rudiments de connaissances techniques. De retour chez elle, elle pouvait alors développer son propre atelier. Depuis cette époque, l'apprentissage s'est largement structuré, il reste pourtant, sous sa forme actuelle, l'entrée principale dans le métier, à côté de la transmission familiale[12]. On retrouve également une forme d'essaimage qui explique d'ailleurs l'existence de multiples petits ateliers aujourd'hui encore. La personne, après ses années d'apprentissage et quelques années de pratique dans une entreprise, se met à son compte sans rompre pour autant totalement ses relations ni avec l'entreprise de base, ni avec les anciens collègues. Ceux-ci figureront en position privilégiée lorsqu'il s'agira d'établir des relations aussi bien commerciales que d'entraide, d'information ou d'échange.

La volonté de mettre l'accent sur les Montagnes comme espace de référence se manifeste tout aussi fortement dans le discours des horlogers que dans le récit. L'origine n'est certes plus aussi importante, mais la naissance continue à jouer un rôle pour la crédibilité d'une personne. Un horloger expliquait sa difficulté à créer des contacts professionnels par le fait qu'il n'«y était pas né, qu'il n'y avait pas vécu sa jeunesse». De même, le souci de développer un réseau de relations internes aux Montagnes et de s'affranchir des autres régions horlogères revient systématiquement et s'associe au désir d'affirmer une identité propre. Au cours d'un entretien, les membres de la direction d'une des plus grandes entreprises chaux-de-fonnières ont eu les réflexions suivantes :

> *Dans l'ordre, c'est ma façon de voir, et comme c'est ma façon de voir, c'est aussi celle de l'usine, moi je joue pour commencer la région. C'est-à-dire que si je trouve quelque chose à Court [dans le Jura bernois], je ne vais pas aller le chercher à Zurich. Et puis si je trouve quelque chose aux Breuleux [dans le canton du Jura], je ne vais pas le chercher à Genève. Ce qui veut dire que nous, au niveau cadrans nous avons un fournisseur à La Chaux-de-Fonds et au Locle. Les aiguilles, nous avons un fournisseur à La Chaux-de-Fonds, etc. Je dirais que aussi longtemps que l'on trouve ce qu'il faut dans la région, mais pas juste à peu près comme c'est ailleurs, mais en mieux, pourquoi est-ce qu'on irait chercher ailleurs ?*

12 Le récit a d'ailleurs progressivement suivi cette évolution. JeanRichard, dont on ignore dans les premières versions s'il détient une formation on non, va, dès le début du 20e siècle, commencer son parcours professionnel par un apprentissage dans une autre branche.

C'est vrai qu'à Genève, ce sont toutes des marques de prestige. Il y a des réussites phénoménales. Mais bon, en prenant les grands de Genève, plus les grands de la Vallée de Joux dont on a vite fait le tour, eh bien je dis qu'il n'y a pas de raison d'être les parents pauvres de cette horlogerie-là. Et comme nous avons un potentiel et qu'ils viennent de Genève à La Chaux-de-Fonds pour faire faire des travaux, eh bien il faut le dire cela.

(montres, 200 employés)

L'espace de référence reste une fois encore très proche de celui qui est défini dans le récit et l'on peut aisément dessiner sur ces bases la géographie du développement effectif de l'horlogerie.

Il serait possible de poursuivre ainsi et de confronter toutes les parties du texte avec le discours des horlogers, on retrouverait les mêmes parentés de représentation sur des sujets tels que la division du travail, les relations commerciales ou la concurrence. Entre JeanRichard et les horlogers, nous sommes donc bien face à une manière commune de considérer l'horlogerie.

6.4 Vers l'explication d'un développement différent

En quoi ces conceptions contribuent-elles dès lors à structurer des pratiques spécifiques et comment finalement pouvons-nous aboutir à un système de développement industriel différent ? Reprenons par exemple la conception de la connaissance, mise en évidence plus haut. Le savoir-faire de l'horloger repose sur le toucher, la main ou encore le «coup de patte», mais aussi sur la recherche du truc et de la combine, et c'est sur ce type de critères que se mesure le progrès. Partant de là, il n'est plus guère possible d'envisager un développement axé sur la mécanisation ou l'automatisation, et le refus ou la méfiance à l'égard de la machine qu'on reproche souvent aux horlogers s'expliquent aisément. La citation suivante suffit nous semble-t-il à exprimer toute la différence que cela peut impliquer au niveau du choix des investissements pour une entreprise.

On avait des machines, on en avait fait deux. Finalement ces machines se sont avérées inutiles. Très bien conçues mais inutiles, parce qu'insensibles. Une machine est toujours insensible n'est-ce pas ? Et on a abandonné le montage pour un type de bracelet pour le monter à la main, cent pour cent. Parce qu'à la main vous sentez. Le montage du bracelet vous commencez par le goupiller, un élément et puis ensuite vous mettez les pièces par-dessus, les pièces constituantes du bracelet, et puis au final vous avez une pièce qui va venir compresser tout cela.

Et en fait cette machine, elle servait à cela. Il s'est avéré que ... bon le client n'en a jamais rien su ... mais on a eu deux ou trois rapports de laboratoire qui nous ont mis la puce à l'oreille. On a refait à la main avec les mêmes composants, la même série, on les a redonnés au laboratoire, il n'y avait plus ce phénomène. On a supprimé la machine, alors qu'en fait on aurait dû continuer, parce que personne ne s'en était rendu compte. Mais j'ai dit : «Non, on arrête et on repasse au système manuel que nous avions précédemment.» C'est un plus sur le plan qualitatif. Est-ce que l'on nous en tiendra compte ? Il ne m'appartient pas de le dire. Mais disons que j'ai la conscience tranquille. Je sais que j'aurai fait un plus dans le niveau qualitatif, même si les autres ne s'en rendent pas compte.

(bracelets, 16)

Dans un tel extrait, resurgit l'importance du toucher (la machine est insensible, alors que la main sent). La machine rompt avec ce rapport sensuel, avec ce qui fait le pouvoir même des horlogers. Intégrer une machine c'est donc supprimer l'essentiel de ce qui légitime leur existence.

Autre exemple : faire reposer le progrès sur la succession des générations, c'est opter pour une croissance essentiellement qualitative et très lente, plutôt que pour une croissance rapide et quantitative comme on peut la voir préconisée et réalisée dans d'autres cas. Ces deux logiques ne manquent d'ailleurs pas de s'affronter très concrètement.

Ce sont des gens (des clients potentiels) qui viennent chez vous et qui auscultent la structure de votre entreprise. Comme ma structure à moi se réduit à la plus simple expression, ils sont venus trois fois et trois fois ils ont dit : «Cela n'a toujours pas changé par rapport à la dernière fois, non avec vous on ne peut pas travailler, vous êtes trop petit.» Et j'ai dit : «C'est quand même incroyable, vous faites confiance à des grands, même s'ils vous font de la cochonnerie, vous y allez, parce qu'il a la structure qui vous convient et puis un petit qui est prêt à faire tous les efforts possibles et inimaginables pour vous satisfaire, cela ne vous intéresse pas.» Alors moi je ne trouve pas cela normal.

(bracelets, 16)

Sur ces concepts aussi fondamentaux de l'économie occidentale que sont le progrès ou la croissance, des logiques très différentes peuvent donc être développées et appliquées. En passant en revue tous les thèmes traités aussi bien dans le récit que par les horlogers, on arriverait ainsi à reconstituer l'ensemble des interprétations qui structurent l'organisation horlogère.

7. Un processus de réinterprétation continue. L'échange du «secret»

Il ne faudrait pas pour autant considérer que nous sommes face ici à des logiques entièrement élaborées et définitivement arrêtées. Nous l'avons déjà mentionné, le récit de JeanRichard évolue constamment, c'est d'ailleurs la condition de son existence, de nouveaux éléments ne cessent d'y être intégrés, sous l'influence des changements introduits par les horlogers eux-mêmes. Il ne constitue donc pas un ensemble fini et définitivement établi. Par ailleurs, les horlogers, s'ils connaissent certes encore pour la majorité le personnage de JeanRichard, sont confrontés quotidiennement à d'autres ordres de référence (ceux de l'économie de marché, de la concurrence, etc.), avec lesquels ils doivent composer. Il s'agit donc d'un processus d'évaluation, de construction, d'interprétation qui n'est jamais achevé.

On peut s'interroger alors sur les lieux dans lesquels ce processus se réalise. Les auteurs observant les districts industriels ont beaucoup mis l'accent sur la place occupée par l'école, l'apprentissage, voire la famille. Mais il ne faut sans doute pas négliger non plus toute l'importance de réseaux plus informels. Ainsi par exemple l'étude du fameux «secret», dont on parle tant dans le monde horloger, serait-elle intéressante.

De quoi s'agit-il ? Hors des relations internes à l'entreprise, les horlogers maintiennent en apparence la plus grande distance par rapport à autrui. Cette distance n'est pas pour autant expliquée en termes de concurrence : pour les horlogers il s'agit de minimiser les risques de trahir le «secret». Aussi l'étranger récemment arrivé dans le secteur a-t-il l'impression de se heurter à un mur :

> *Il y a d'abord une totale non-ouverture aux collègues et tout le monde est persuadé qu'il sait mieux que les autres.*
>
> (boîtes-bracelets, 65)

> *On n'a pas d'animosité, mais on n'a pas de collaboration. C'est très difficile de trouver un tout. Chacun veut tirer ... on a toujours l'impression que ... enfin chacun a l'impression que l'un arnaque l'autre et vice-versa. Il y a une psychose, partout, que cela soit le polisseur, le fabricant de bracelet, que cela soit le cadran, il y a une psychose dans cette horlogerie qui est épouvantable. Chacun travaille dans son petit coin et ne veut pas dévoiler ses secrets.*
>
> (boîtes-bracelets, 4)

Pourtant, chacun reconnaît par ailleurs que «tout se sait dans le milieu» et l'horloger entretient de fait un nombre important de relations plus ou moins formalisées avec ses collègues.

Ce qui est intéressant ce n'est dès lors pas tant de savoir si l'horloger a ou non des relations, il est évident qu'il en a, ce n'est pas tant non plus de chercher à percer le contenu du «secret». Tout porte à croire qu'il n'en est un que pour ceux qui ne font pas partie de la communauté. En son sein, comme le relevait un patron interrogé, il n'est pas exclu qu'il ne soit pas plus qu'un «secret de polichinelle». Ce qui s'avère le plus passionnant, c'est plutôt de comprendre comment se construit la relation à partir de cette notion de «secret» et le sens de ce «secret».

Et en fait, dans les raisons évoquées pour engager une relation, reviennent systématiquement celles de partager une même conception du métier et de respecter les mêmes règles. De plus, les relations entretenues sont certes utilitaires (échange d'informations, de savoir-faire, etc.), mais elles participent aussi de la constitution de l'identité de la personne, dans la mesure où s'y échangent, s'y confrontent, voire même s'y élaborent des modes de penser et d'agir. Ce sont les lieux par excellence où s'élabore l'«opinion» (sur le bon ouvrier, sur le bon fournisseur, sur le bon produit, etc.). C'est dans ce contexte qu'une nouveauté technique sera évaluée, acceptée ou rejetée. Les membres de certains de ces réseaux peuvent d'ailleurs s'instaurer en véritable référence pour la définition d'un mode de production et/ou pour le choix d'un marché. C'est aussi dans ce cadre aux structures plus ou moins formalisées qu'une réputation se construit, que la réussite d'une entreprise peut se jouer. Gare notamment à celui qui trahit la cause ! A propos d'un patron d'atelier en faillite, un ex-collègue relèvera :

> *C'était ... je dirais un ancien collègue. Je dis ancien, parce que lui il était plutôt du milieu de la mafia, s'il pouvait nous piquer ... à moi ou à un autre ... prendre un client ou bien piquer du travail, il le faisait lui, il ne se gênait pas.*
>
> (boîtes, 4)

Dans un univers où l'échange avec l'autre reste essentiel du fait de la limitation des moyens et de la division du travail, c'est en quelque sorte risquer sa propre perte que de ne pas répondre à la confiance qui a été mise dans la relation, et c'est bien ce qui s'est produit dans le cas cité ci-dessus. La faillite n'a pas manqué d'arriver.

Ainsi, c'est dans ce type de contexte que se confrontent des options, que la conformité aux normes en vigueur est évaluée, que se réinventent de nouvelles formes d'action, et que s'instaure une dynamique de redéfinition des conceptions.

La transmission du secret renvoie donc aussi à la transmission et à la redéfinition de cet ensemble dont fait partie JeanRichard et c'est à travers elle que se définit l'espace du possible et du pensable. Le retour à l'origine, dont nous avons essayé de montrer l'intérêt ici au travers d'un exemple, ne peut donc se concevoir que complété d'un retour aux dynamiques concrètes d'élaboration et d'interprétation des modes de comportements. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de replacer l'économique dans un véritable processus de création sociale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Anonyme (1888), poème sans titre, in : *Inauguration du monument JeanRichard au Locle le 15 juillet 1888, Journal de fête*, Le Locle : publié par le comité spécial.

Amez-Droz A. (1941), Daniel JeanRichard, son temps et son milieu, *Fédération horlogère*, 25, 19 juin, 183 et 206–207.

Augé, Marc (1977), *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris : Flammarion.

Augustins, Georges (1989), *Comment se perpétuer ? Devenir des lignées et destins des patrimoines dans les paysanneries européennes*, Paris : Société d'ethnologie de Nanterre.

Bagnasco, Arnaldo (1977), *Tre Italie, La problematica territoriale dello sviluppo italiano*, Bologna : Il Mulino.

Bagnasco, Arnaldo; Trigilia Carlo (1993), *La construction sociale du marché*, Paris : Eds de l'Ecole Normale Supérieure de Cachan.

Balandier, Georges (1974), *Anthropo-logiques*, Paris : Presses Universitaires de France.

Barrelet, Jean-Marc (1995), L'historiographie récente de l'horlogerie suisse 1983–1994, in : Jean-Luc Mayaud et Philippe Henry, *Horlogeries. Le temps de l'histoire*. Besançon : Annales littéraires de l'Université de Besançon.

Becattini, Giacomo (1992), Le district marshallien, in : Georges Benko et Alain Lipietz, *Les régions qui gagnent*, Paris : PUF, 35–55.

Bidou, Patrice (1986), Le mythe, une machine à traiter l'histoire, *L'Homme*, XXVI (4), 100, oct–déc., 65–89.

Biolley, A. S. (1860), *Notice sur Daniel JeanRichard*, Le Locle : Imprimerie Courvoisier.

Bourdieu, Pierre (1980), *Le sens pratique*, Paris : Ed. de Minuit.

Brandt, François (1840), *Notice sur Daniel JeanRichard donnée sous la date du 22 janvier 1827 à M. David-Guillaume Huguenin, maire de La Brévine*, Le Locle.

Braudel, Fernand (1985), *Ecrits sur l'histoire*, Paris : Flammarion.

Burguière, André (1992), La généalogie, in : Pierre Nora P. (dir.), *Les lieux de la mémoire*, t. III : les France, vol. 3 : de l'archive à l'emblème, Paris : Gallimard, 18–51.

Chapuis, Alfred (1917), *Histoire de la pendulerie neuchâteloise*, Neuchâtel-Paris : Attinger Frères.

Crevoisier O.; F. Hainard; M. Fragomichelakis; D. Maillat(1996), *La dynamique des savoir-faire industriels*, Zurich : Eds Seismo.

Daniel JeanRichard (1942), in : *Le Messager boiteux de Neuchâtel*, Almanach historique, 81–82.

De Mestral, Aymon (1956), *Daniel JeanRichard, L'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes, 1672–1741*, Neuchâtel-Zurich : Institut de recherches économiques, La Baconnière.

De Meuron L. (1841), Daniel Jean-Richard, Origine de l'horlogerie, *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, t.1, 99–102.

Detienne, Maurice (dir.) (1994), *Transcrire les mythologies*, Paris : Albin Michel.

Dewerpe, Alain (1992), Les systèmes industriels localisés dans l'industrialisation française, in : Bernard Ganne, *Développement local et ensemble de PME*, Lyon : document GLYSI, no 6.

Eliade, Mircea (1993), *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard.

Faessler, François (1941), *Daniel JeanRichard est mort il y a 200 ans au Locle*, Le Locle : publié par le Comité du Bicentenaire Daniel JeanRichard.

Fallet, Marius (1927), A propos de Daniel JeanRichard, *Revue internationale de l'horlogerie*, 1er oct., 294–296.

Fallet, Marius (1941), Daniel JeanRichard, promoteur de l'horlogerie en terre jurassienne, *Journal suisse de l'horlogerie et de la bijouterie*, no 5–6, mai–juin, 108–116.

Fallet-Scheurer, Marius (1912), *Le travail à domicile dans l'horlogerie suisse et ses industries annexes*, Rapport final publié au nom du Comité d'organisation des expositions de Zurich et de Bâle de l'industrie à domicile (1909), Berne : Imprimerie de l'Union.

Favre, Maurice (1991), *Daniel JeanRichard 1665–1741*, Le Locle : Eds du Château des Monts.

Ganne, Bernard (1990), *Industrialisation diffuse et systèmes industriels localisés : essai de bibliographie critique du cas français*, Genève : BIT.

Halbwachs, Maurice ([1950] 1968), *La mémoire collective*, Paris : Presses Universitaires de France.

Jaccard, Auguste (1885), *Daniel Jean Richard. Coup d'œil sur l'origine et le développement de l'industrie horlogère*, Le Locle : Société locloise d'imprimerie.

Jaquet Eugène, Chapuis Alfred (1945), *Histoire de la technique de la montre suisse de ses origines à nos jours*, Bâle et Olten : Eds Urs Graf.

Jeanneret F. A. M. (1862), Les horlogers neuchâtelois au dix-huitième siècle, in : *Etrennes neuchâteloises*, Le Locle : Librairie Courvoisier.

Lambelet, Carole et alii (1992), Bravo les horlogers, *Le Temps des affaires*, No spécial du Temps stratégique, Lausanne, avril

Landes, David S. (1987), *L'heure qu'il est*, Paris : Gallimard.

Landowski, Eric (1989), *La société réfléchie*, Paris : Seuil.

Lévi-Strauss, Claude ([1962] 1985), *La pensée sauvage*, Paris : Plon.

Liengme, Marie-Jeanne (1994), *Le sens de la mesure*, Neuchâtel : Cahiers de l'institut d'histoire, Université de Neuchâtel.

Liengme Bessire, Marie-Jeanne (1995), La perception de l'histoire de l'horlogerie neuchâteloise à la fin du XIXe siècle, in : Jean-Luc Mayaud et Philippe Henry, *Horlogeries. Le temps de l'histoire*. Besançon : Annales littéraires de l'Université de Besançon.

Lévi-Strauss, Claude (1985), *Anthropologie structurale*, Paris : Plon.

Marshall, Alfred ([1909] 1971), *Principes d'économie politique*, Vol 1, Paris : Gordon and Breach.

Marshall, Alfred (1919), *Industry and trade*, London : Macmillan.

Marx, Karl ([1867] 1985), *Le Capital*, Livre 1, Vol 1, Paris : Flammarion.

Ostervald, Frédéric ([1764] 1985), *Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*, Neuchâtel : La Baconnière.

Picot, discours de M. (1941), Conseiller d'Etat de Genève, à la cérémonie d'ouverture des fêtes du bicentenaire Daniel JeanRichard, *Fédération horlogère suisse*, 30, 24 juillet, 231.

Piore Micheal J., Sabel Charles F. (1989), *Les chemins de la prospérité*, Paris : Hachette.

Rousseau, Jean-Jacques ([1758] 1967), *Lettre à M. D'Alembert sur son article sur Genève*, Paris : Garnier-Flammarion.

Sabel Charles F., Zeitlin Jonathan (1985), Historical alternatives to mass production, *Past and Present*, 108, August, 133–176.

Saglio, Jean (1987), *Industrie locale et stratégies des acteurs : du peigne à la plasturgie dans la zone d'Oyonnax*, Lyon : GLYSI, non publié.

Sahlins, Marshall (1976), *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris : Gallimard.

Storper Michael; Harrison Bennett (1992), Flexibilité, hiérarchie et développement régional : les changements de structure des systèmes productifs industriels et leurs nouveaux modes de gouvernance dans les années 1990, in : Georges Benko et Alain Lipietz, *Les Régions qui gagnent*, Paris : Presses Universitaires de France.

Tinacci Mossello Maria, Dini Francesco (1989), Innovation et communication sociale dans les districts industriels, *Revue internationale des PME*, vol. 2, 2–3, 229–251.

Trouvé, Philippe (1992), Pratiques entrepreneuriales, reproduction et déstabilisation d'un système productif localisé : l'exemple du pays thiernois, in : Bernard Ganne (dir), *Développement local et ensemble de PME*, Document GLYSI no 6, Lyon, 259–285.

Weber, Max ([1947] 1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Plon.

Adresse de l'auteure :
Laurence Marti
Rte Neuve 12
Case postale 82
1170 Aubonne

social compass

Now available electronically for institutions

International Review of Sociology of Religion

Director **François Houtart**
Catholic University of Louvain, Louvain-La-Neuve, Belgium

Edited by **Albert Bastenier**
Catholic University of Louvain, Louvain-La-Neuve, Belgium

Published quarterly:
March, June, September, December
ISSN: 0037-7686

Recent Issues include:

44:2 The Enlightenment and Religion
Introduction (Willaime) • Unitarianism: A Space in England for Rational Religion and Social Enlightenment? (Martin) • The Influence of Modernity and the Ideology of Emancipation on the Discourse of the French Rabbis (Chouraqui) • Italian Catholicism and Lumières (Prandi)

44:3 Religion and Environment
The Greening of Mainline American Religion (Shibley & Wiggins) • A Profile of Evangelical Environmentalism (Kearns) • Environmental Politics in the New Age (Ivakhiv) • Religion and Environmentally Protective Behaviour in Australia (Black) • Ecology, Traditional Communities and Religious Change (Chandran & Hughes) • Religion, Culture and Environmental concern (Dekker, Ester & Nas)

Order Form for New Subscribers - Subscribe at the Introductory Rate

SAGE Publications, 6 Bonhill Street, London EC2A 4PU, UK
Subscription Hotline +44 (0)171 330 1266 / Email: subscription@sagepub.co.uk

USA orders to be sent to:
PO Box 5096, Thousand Oaks, CA 91359

Name _____

Address _____

_____

_____ 8J01

❑ Yes! I want to subscribe to ***Social Compass*** starting with Vol 46 (1999)

❑ **Introductory Rate for Individuals** £29/US$47 (Usual Rate £37/US$59)

❑ **Institutional Rate** £136/US$217

Methods of Payment

❑ I enclose a cheque (made payable to **SAGE Publications Ltd**) for: ☐

Please invoice my credit card
❑ Mastercard ❑ Visa Amount: ☐

Card No: ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

Expiry Date: /

Signature: _____ Date: / /

SAGE Publications Online: http://www.sagepub.co.uk